



Chambres vides L'Amourier éditions

par Paule Stoppa (Le Patriote N° 2142 - 10 octobre 2008)

D'elles, aucune n'est vide. Si différentes que soient l'une de l'autre ces 12 chambres à partir desquelles s'organise le récit, elles sont toutes ou presque, lieux de l'intime, du plus intime. Avec un lit, l'espace autour. Les mots le peuplent, les mots le comblent. Peuplé, l'espace l'est déjà, il porte empreintes, traces, bribes, les marques délavées de son histoire. Tels, ces fragments de fresques franciscaines sur les murs du monastère de Saorge, des cellules où provisoirement, écrivain, peintre ou musicien, renonce à la vie du dehors pour s'adonner au seul travail du dire, à la vie du dedans. 14 cellules occupées, puis fraîchement quittées. Y pénétrer, les visiter, déchiffrer les indices, lits défaits, journaux découpés, mégots, cheveux, *faire* dit Sophie Braganti, *connaissance avec les miettes*. Les introduire, ces miettes, – le jardin, les bassins, le parfum des fleurs, un lucane qu'il faut sauver –, les introduire dans le récit, dans cette histoire là qui relève de la mémoire, tisser leur trame et qu'elle se mêle et ne fasse plus qu'un, sans couture, sans frontière, avec la réalité du monde, ainsi fécondée, enrichie.

Sophie Braganti, dont le, les, “ je ” féminins – leurs présences particulières – s'insèrent sans heurts, par associations d'idées, émotions, souvenirs, dans la narration, Sophie Braganti, licieuse ici de haut vol, livre au lecteur son propos.

Précédant ces douze récits, une citation de Virginia Woolf, (1) *Mais pourquoi n'ajouterait-on pas un supplément auquel on donnerait, bien entendu, un nom sans importance pour que les femmes y puissent figurer sans inconvenance ?* en explique et la genèse et le principe. Ces *Chambres vides* près de 80 ans plus tard, répondent à sa question. D'une femme écrivain à l'autre, et féministes, ce dialogue, hors le passage du temps *Chambre noire*, *Chambre froide*, *Chambre mixte*, *Cabine 3026 Pont C*. etc, des titres qui recouvrent, de chaque nouvelle, le contenu et de l'ensemble, la variété. Pour chacune d'elles, Sophie Braganti s'adonne à un exercice de style. L'emploi savant de la première personne, ce “ je ” féminin, laisse à penser que cette voix est la sienne. C'est le cas pour *Chambres vides*, c'est le cas pour les trois nouvelles qu'elle bâtit à partir des tableaux d'Edouard Vuillard, *Au lit* (1891), de Picasso, intitulé *La chambre de la Science et la Charité* (1891) – dans les deux cas, le lit occupe l'espace, le lit, lieu de vie, lieu de mort – ou à partir d'une photographie de Joël Peters Witkin, *Ars Moriendi* (2007), une femme nue, allongée, belle odalisque, flottant presque au-dessus de plusieurs têtes décapitées, vie et mort ici conjuguées. Critique d'art, Sophie Braganti ouvre au lecteur les portes de ces chambres-là, regard du peintre, regard de la narratrice, regard du voyeur, autant de miroirs. Mais ce “ je ” prête, volontairement, à confusion : qui recouvre-t-il dans la très belle et très construite nouvelle *Oubliette* ? Auto-fiction, ou expérience de vie ? Cette ambiguïté, partie du jeu, entre doute et réalité, la narratrice ne la pratique pas toujours. Dans *La dernière chambre d'Yvette*, le discours intérieur va comme l'eau qui coule, inlassablement monotone, enchaînant d'une banalité à l'autre, le personnage a sa vie médiocre, sans désirs sans plaisirs sans passion, une vie aux volets clos. C'est le langage de l'oralité, écrit, dit Sophie Braganti, à haute voix, peu de ponctuation, pas de virgules. Certains de ces récits abordent, dénoncent la condition faite surtout aux femmes, car peu d'hommes interviennent dans cet ensemble. Pas directement en tous cas. *J'y vais* met en scène les tribulations de Jeanne qui ne veut pas de *cette chose qui va se mettre à parler* qui est *juste une erreur d'aiguillage* dans son ventre. Met en scène la détresse, les discours moraux et culpabilisants des bien-pensants, du médecin, de l'assistante, la, quand même, solitude. De l'homme, on apprend seulement qu'il a donné son accord. *Pas de chambre* donne la parole à Fabienne, SDF femelle, phrases courtes, sans verbe *trop cassée*, *on ne me l'a fait plus*, *...trop fatiguée trop habituée*



à la rue. Le “ je ” de mise dans la plus grande partie du récit, alterne avec les interventions de l’auteur, mises au point, passages du “ je ” à “ elle ”, elle qui *fait route vers le grand silence*. *Chambres sans voix* clôt cet ouvrage. Un voyage à Auschwitz, pour accompagner les élèves de troisième d’un collège niçois, la rencontre et l’amitié fugitive mais réelle avec une rescapée, inspirent ce beau texte final, qui, à elle, la rescapée, comme à nous s’adresse, sans ponctuation, sans repères *tu restes sur le seuil debambre où dans le four tu n’es pas entrée avec ta mère et tes soeurs au hasard de la sélection aujourd’hui tu n’y entres pas non plus tu ne peux pas pour toi ce ne sera jamais un musée un mausolée*. Pas de repères, pour l’innommable. Un supplément ? Au nom sans importance ? N’en croyez rien. C’est de l’essentiel qu’il s’agit.

1) Virginia Woolf ; *Une chambre à soi*. 1929

Chambres vides L’Amourier éditions
par Katy Rémy (Basilic N° 29 - juin 2008)

Concision de la maquette, douceur du papier, et cette photo... Suzanne Hetzel a saisi un rectangle de lumière saumon, un rai de lumière verte, un couloir, des portes, et les bagages de qui s’est effacé comme pour que le lecteur s’y glisse à sa place.

Un labyrinthe, le royaume de Barbe Bleue, une machine à forer le réel, à hypnotiser le lecteur, une longue introspection et la métaphore prend corps. Rien n’est tu. L’écriture échappant aux réticences de l’ouvrier s’enfonce profondément et soulève des montagnes : l’art, les sentiments, les actions les plus éprouvantes.

Ce qu’il y a dans les chambres ? Les yeux nous en tombent. Non pas l’épouvante mais la stupeur. On reste debout et malgré soi on avance. Au fur et à mesure que les portes s’ouvrent, l’humanité nous tire des larmes. Il devient évident que la vraie vie est dans ces chambres, entre les mains soigneusement posées de la grand-mère défunte, dans l’aveu d’une Sdf, dans la lumière de Saorge, dans le cauchemar d’une enfant. Nous regardons à nos pieds où s’effondre ce que nous croyions aimer : la douceur angevine, l’azur de la Côte, l’odeur suave des orangers, les billes, et jusqu’à ces christes qui interposent leur image.

Ces chambres nous ôtent toute velléité de fuite, elles nous aspirent, elles absorbent le rire qui frôlait nos lèvres, elles nous fascinent. Ce sont des chambres de femme. Comme si l’intérieur leur était dévolu. L’homme y glisse son regard, son sexe, son objectif et nous profitons de son étonnement pour nous y faufiler à notre tour.

Sophie Braganti les a décrites avec minutie, avec humour, avec l’œil du peintre et du photographe, l’oreille du psychanalyste, la ferveur de l’amoureuse, la métaphysique de l’enfance. Elle s’est ensuite retirée sur la pointe des pieds, a fermé doucement chaque porte et nous a oubliés à l’intérieur. Chacun de nous s’est retrouvé seul dans celle qui touchait au plus près ses fantasmes, ses souvenirs, ses craintes.

Tous les livres voudraient ne jamais être refermés puis vivre ensemble dans la chambre enfin se glisser en fidèles exhibitionnistes ou voyeurs dans l’étuve des draps. Là même où ils sont nés.

Sophie Braganti, c’est la liberté de l’écriture, la flexibilité du sens, la fluidité de la ponctuation, l’oralité d’une prose bien posée. On entend une voix. Elle donne à ces récits du quotidien la force d’un thriller. Cette chose indicible, ce “ truc qu’elle a dans le ventre ”, seule la litote est capable d’en faire éprouver l’horreur, litote aussi sans doute la petite toile de Vuillard intitulée *Au lit*. Exactement à l’inverse du travail hyperbolique de Witkin semble-t-il.

On n’en sort pas indemne parce que Sophie Braganti pratique la poésie, laquelle a pour but ultime la blessure de l’être, le bouleversement de la société.



Qu'on aille pas s'imaginer que l'auteur ait eu l'ambition de transposer le principe des chambres mystiques de Thérèse d'Avila. Mais il y a tout de même une similitude qui s'impose avec l'amie de Jean de la Croix : chacune des pièces renferme une expérience, une existence, un destin résume la vérité d'un être : cela peut être une très vieille dame qui vient de mourir, une poétesse, un marin et le récit de cette relation au monde se matérialise de la théorie des monades de Leibniz. Les chambres sont des caissons étanches qui prennent l'eau plus ou moins vite. D'aucuns en ont fait leur prison, d'autres leur tombe, d'autres encore leur paradis intérieur. L'auteur campe ses personnages solitaires avec amour et un regard où l'ironie et la dérision ne sont pas absentes. Mais ce qu'elle affirme ici, c'est qu'ils possèdent tous une poésie que son écriture a voulu capturer. Une profonde mélancolie les caractérise, avec une profonde absurdité comme si leur passage sur terre n'était que la définition d'un espace où étirer ses membres et son idiosyncrasie.

